HAL open science

Les maladies de la pudeur, la pudeur dans les maladies

François Perea, Jean Morenon

▶ To cite this version:

François Perea, Jean Morenon. Les maladies de la pudeur, la pudeur dans les maladies. Synapse, 2006, 227, pp.13. hal-00536198

HAL Id: hal-00536198

https://hal.science/hal-00536198v1

Submitted on 11 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

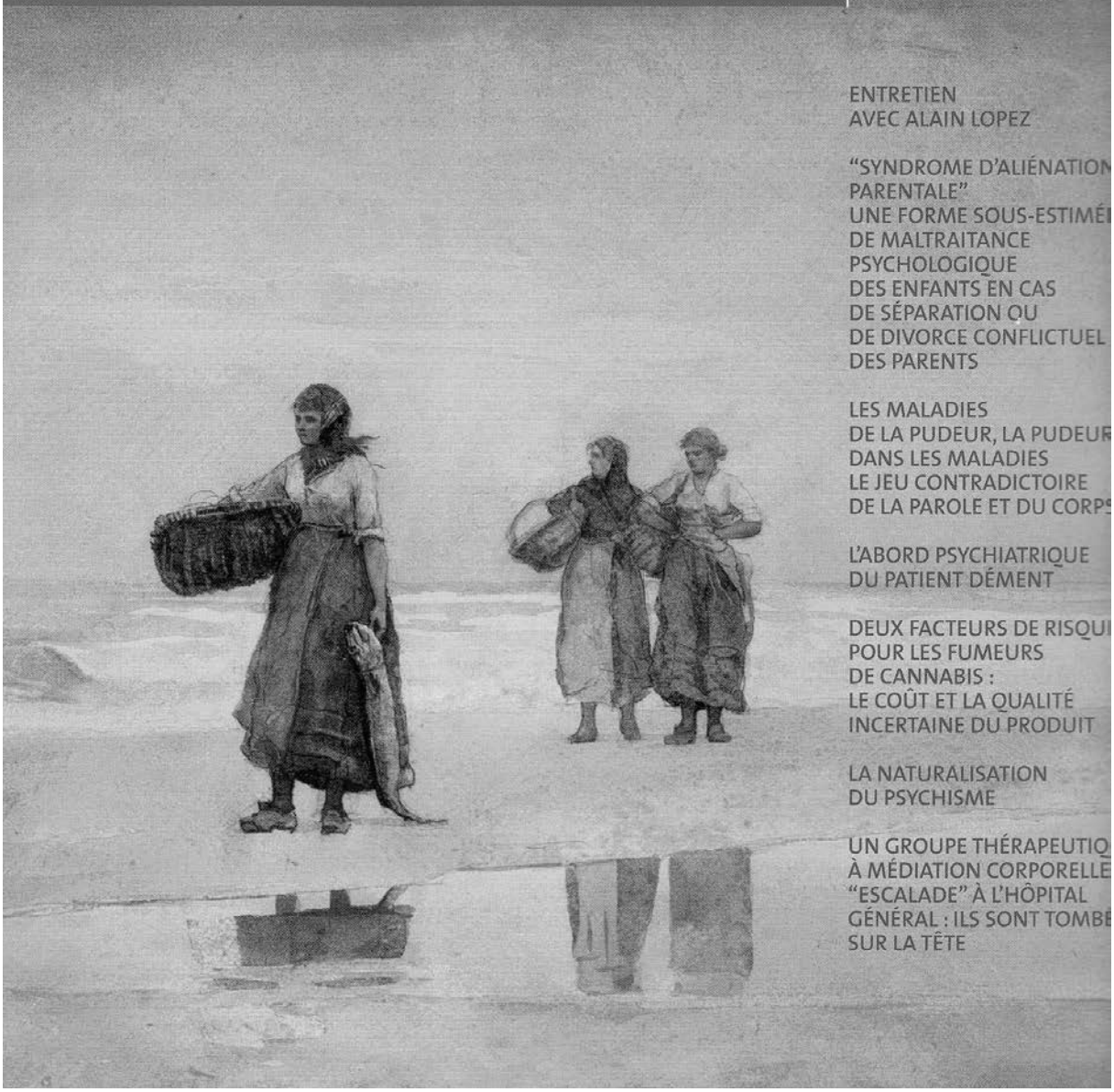
Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Journal de Psychiatrie et Système Nerveux Central

ISSN 0762-7475

synapse

n°227
septembre 200



ENTRETIEN
AVEC ALAIN LOPEZ

"SYNDROME D'ALIÉNATION
PARENTALE"
UNE FORME SOUS-ESTIMÉE
DE MALTRAITANCE
PSYCHOLOGIQUE
DES ENFANTS EN CAS
DE SÉPARATION OU
DE DIVORCE CONFLICTUEL
DES PARENTS

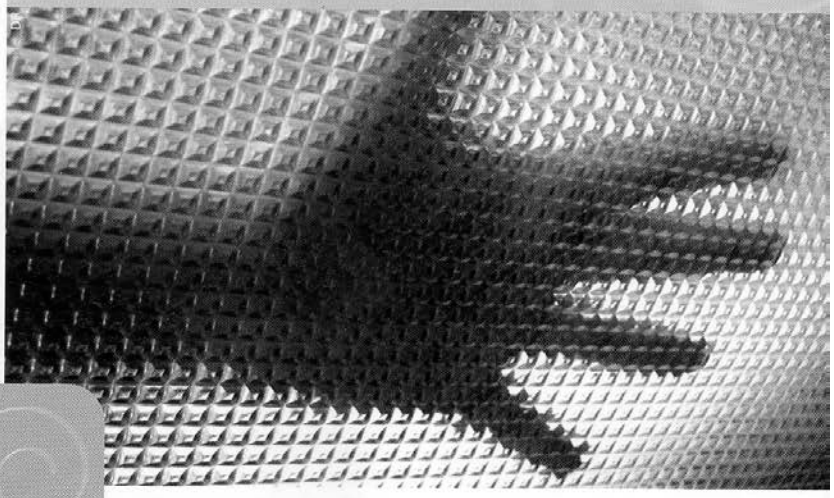
LES MALADIES
DE LA PUDEUR, LA PUDEUR
DANS LES MALADIES
LE JEU CONTRADICTOIRE
DE LA PAROLE ET DU CORPS

L'ABORD PSYCHIATRIQUE
DU PATIENT DÉMENT

DEUX FACTEURS DE RISQUE
POUR LES FUMEURS
DE CANNABIS :
LE COÛT ET LA QUALITÉ
INCERTAINE DU PRODUIT

LA NATURALISATION
DU PSYCHISME

UN GROUPE THÉRAPEUTIQUE
À MÉDIATION CORPORELLE
"ESCALADE" À L'HÔPITAL
GÉNÉRAL : ILS SONT TOMBÉS
SUR LA TÊTE



Les auteurs étudient les rapports complexes du corps et du langage. Ils remarquent que si l'énoncé est un produit de l'énonciation, il l'influence aussi et celle-ci se trouve parfois inhibée ou déformée par le contenu même du message. Ou, plus justement, l'énoncé se dérobe à l'énonciation, par delà le vouloir de l'énonciateur. C'est aussi au prix de certaines déformations que le langage acquiert son rôle et sa singularité dans la parade amoureuse des humains. Au-delà, un langage secret a été nécessaire à l'être pour l'appropriation de son corps, de son sexe et de l'agir corporel. Si la communication sexuelle engagée abolit la parole, et désactive la chaîne syntagmatique, l'humain doit alors déjouer le face-à-face avec le non-symbolisé et il lui est essentiel de pourvoir d'un sens l'acte corporel. En retour, le langage étant la forme absolue de la loi, il possède une fonction interruptrice sur l'agir corporel, condition nécessaire à la vie en société. Les auteurs donnent deux exemples cliniques opposés de la pathologie pudorale et, après avoir évoqué le cas des maladies mentales, ils s'intéressent aux conditions de l'exercice médical. Le discours scientifique y constitue, avec la blouse blanche, un bouclier où la parole théorique abolit le sensible, sans résoudre toutefois les problèmes constatés dans certains soins curatifs.

LES MALADIES DE LA PUDEUR, LA PUDEUR DANS LES MALADIES LE JEU CONTRADICTOIRE DE LA PAROLE ET DU CORPS

F. Péréa*, J. Morenon**

*Docteur en sciences du langage
**Psychiatre honoraire des hôpitaux

LE JEU CONTRADICTOIRE DE LA PAROLE ET DU CORPS

La concupiscence de la chair et les pulsions attenantes engendrent chez les humains les interdits et les censures verbales que nul ne saurait ignorer. Si dans sa quête sexuelle "l'animal va droit au but", a-t-on remarqué, chez l'homme "nous sommes obligés, nous, d'en passer par la métaphore et la métonymie, le déplacement, la condensation, la chute du signifiant..." car "... une fois que le langage s'en mêle, tout ce qui était vert devient rouge..." (1) ou, pour la sagesse populaire *"quand ça dit non ça veut dire oui"*.

Des zones d'inhibition de la langue

Les contraintes pudiques s'expriment dans les rapports complexes du corps et du langage. On remarquera en premier lieu que si l'énoncé est un produit de l'énonciation, il l'influence aussi et il faut constater que celle-ci se trouve parfois déformée, voire inhibée du fait de son contenu même.

Car il ne suffit pas de disposer de la parole pour pouvoir exprimer les pensées, parfois les plus présentes et les plus insistantes. Soit l'énoncé se dérobe à l'énonciation, par delà le vouloir de l'énonciateur, soit, à un moindre degré, l'énoncé subit des limitations et des déformations contraignantes. Tous ces phénomènes sont relativement délaissés par les sciences du langage. Lacan fait de son côté un même constat rappelant *"qu'il est impossible de dire toute la vérité"* (2) et ajoutant *"c'est par cet impossible que la vérité tient au réel"*.

Cet impossible n'est pas le refoulement qui, dans la conception freudienne concerne en premier les idées ; dans le problème qui nous intéresse les représentations et idées sont toujours présentes à la pensée, la faculté d'énonciation est

seule affectée.
Heureusement, pour nos échanges verbaux habituels, l'être parlant ne perçoit guère un tel effet inhibiteur. Nos propos les plus courants n'en sont pas normalement altérés (3), mais demeurent, il faut le dire, sous la vigilance constante des règles de convenance sociale.

Deux domaines distincts

Distinguer les contenus mentaux soumis à ce phénomène, de ceux qui y échappent devrait constituer un préalable ambitieux à cette étude. Aucun critère de discrimination n'étant en usage (4), nous avons estimé qu'il serait opératoirement valable d'emprunter à cette fin la notion freudienne de sublimation maintenant popularisée.
Par ce terme (dont on va faire une libre application) Freud désigne la substitution aux pulsions sexuelles d'intérêts et de motifs d'action acceptables sur la scène sociale. Ainsi admet-il cette évidence qu'il existe des activités de la pensée au contenu non érotique et non directement motivées par les pulsions : elles sont artistiques, scientifiques, culturelles, philosophiques, pédagogiques, etc.
Ce processus nous autorise à situer deux domaines distincts d'activités pouvant nous orienter vers deux comportements linguistiques différents :
• celui des activités dites **sublimées** ; sous cette qualité nous citerons encore le travail, les sports, les loisirs, etc. Ici, les motivations et les buts conscients de l'esprit gouvernent l'agir corporel et ne lui sont pas soumis. Dans le récit ou la narration, les unités linguistiques se trouvent en adéquation de vérité avec leur objet. Les activités verbales n'y reflètent ni inhibitions, ni déformations autres que voulues. Une partie de tennis est un exemple où le corps, intensément sollicité, ne se place pas moins sous le contrôle étroit de l'esprit, dans le respect de règles qui sont pures conventions culturelles. Cette partie se rapporte sans problème (5) ;
• mais toute l'existence humaine n'est pas vouée à la sublimation. Elle est absente ou partielle dans l'activité amoureuse qui la déjoue en grande partie ; et le processus paraît inverse au niveau des rapports du corps et de l'esprit. Pour faire simple nous dirons que celui-ci sollicité, réceptif et attentif aux convoitises du corps, met ses compétences au service de la pulsion. Il se soumet aux *"lois intangibles de la nature"* (6) qui sont tout autres que les lois culturelles. Une condition nécessaire à l'accomplissement des appétits et des désirs est l'obéissance aux pulsions qui appelle l'obéissance au corps. Faut-il préciser que ce flirt avec le **réel** constitue un "flagrant délit" où le langage est effectivement confronté à l'impossible ?
L'énonciation est notoirement rétive devant les pulsions non sublimables (par exemple sexuelles ou excrémentielles) qu'aucune opération symbolique ne sauraient conduire à accomplissement (7).
Concrètement si un travail, un loisir se rapportent avec aisance, on sait que les relations intimes, les moments érotiques nécessitent le secret ou la dissimulation ou un contexte préservé soustrait à la scène sociale.
C'est donc à deux situations opposées que nous avons affaire : l'énonciation est en accord avec les faits quand le corps "obéit" à l'esprit : disons qu'alors nous parlons "à l'endroit", mais, lorsqu'il s'agit d'obéir au corps, nous parlons "à l'envers" usant, en toute légitimité morale, de la négation, de la dissimulation voire du mensonge.

Quand la loi fait défaut "de l'intérieur"

Au-delà de cette complexité, la sexualité est un domaine où l'humain communique autrement qu'avec des paroles. Sur le champ de l'érotisme, l'expression verbale s'efface quand se resserre la proximité entre les êtres. Nombreux sont alors les signaux émotionnels, comportementaux, infraverbaux... qui se substituent au langage. L'acte sexuel engagé exclut la parole entre les partenaires et constitue un autre mode de communication (8).
Ici, comme dans les préliminaires, les actes qui motivent et animent le corps de l'autre se confondent avec le plaisir lui-même ; chose communicante et chose communiquée sont "indistinguables", confondues, ce qui exclut l'émergence d'un sens. Les "gestes phoniques" qui se substituent au verbe sont des actes vocaux et non des paroles. Il y a perte de signification dès l'instant où il n'est plus de signifié lié au signifiant par un rapport interne à la langue. Cette confusion du plaisir avec l'acte qui le communique produit ces singularités de la rencontre érotique qui sont :
- la suspension des paroles, absentes des moments les plus intenses de l'amour ;
- l'oubli de l'autre, réduit à son corps voire à une partie de celui-ci.
Avec la vacance du langage c'est aussi l'omission de soi-même, omission de la personne aux deux sens du mot : étymologique et linguistique. L'être revient à un en-deçà de son identité (9).
En d'autres termes, la communication sexuelle pleinement établie provoque une désactivation de la chaîne signifiante dans laquelle le sujet est normalement représenté. Cela n'est pas innocent, depuis les origines, car avec cette suspension temporaire des compétences linguistiques, et dans la mesure où la langue elle-même *"est le lieu de l'interdit, la forme absolue de la loi"* (10), c'est "de l'intérieur" que la loi fait brutalement défaut.

La parole exclue et nécessaire

Si l'orgasme n'est pas le moment du bavardage, nous ne pouvons esquiver cette contradiction majeure : pour faire l'amour il faut parler et en parler. L'humain doit inclure le verbe dans sa parade sexuelle et, par de nombreux stratagèmes, contourner les inhibitions pudiques lorsque la sublimation n'est plus de mise. Ainsi les mots du discours amoureux sont-ils inversés, détournés ou vidés de leur sens (11) ; les lieux communs sont bien accueillis, comme les mensonges les plus convenus.
Plus finement, la linguistique distinguera dans la simple phrase, unique, "quelle heure est-il ?" certes, une suite de sons prononcée, affectée d'un certain contenu sémantique (acte locutoire) (12), réalisant une demande d'information (acte illocutoire) mais devant servir, en l'occurrence, à entrer en contact avec une charmante inconnue, la contraignant à répondre (acte perlocutoire). Par de telles subtilités, le discours explicite se voit substitué des propos allusifs, fertiles en sous-entendus.
Un procédé de choix est l'humour qui contourne l'impossible transmission du verbe. Il opère par un processus d'inversion qui, à l'encontre du discours ordinaire, délègue au destinataire l'opportunité de (re)composer le message afin d'en produire un sens (13) destiné à lui-même. Il le fera dans les mêmes conditions séquentielles que le destinateur qui l'a composé mais avec un sens différent. Ce sens qui a été dissimulé dans un énoncé ambigu ou polysémique contourne donc, tout à la fois, l'écueil périlleux de la transmission et le processus inhibiteur de l'énonciation.
Très généralement le dragueur usera dans

son discours galant de tous les détours qui fleurissent aussi dans de belles pages littéraires. Les propos de l'amour ne peuvent énoncer leur objet ; ils maintiennent un écart entre le message explicite et le message implicite. Un langage de vérité conduirait bien à l'impossible tant est forte l'exclusion réciproque de l'acte corporel et du message verbal.

Une autre contradiction : pourvoir d'un sens l'acte corporel

Mais, complexité supplémentaire, le système de la langue ne tolère aucune vacance et **résiste à toute rupture de la chaîne syntagmatique**. Il y a là une donnée de la linguistique essentielle à la compréhension de la problématique sexuelle : rien ne doit échapper, même le corps, nommé, dressé, culturalisé, au champ de la "signifiance" de la langue.
Dans notre espèce, l'agir corporel ne peut être dépourvu de sens et le processus amoureux, s'il doit se jouer de la langue, ne peut échapper à la pensée. Un verbe intérieur est nécessaire à l'appropriation du corps, à la "signification" du sexe, comme à la reconnaissance de l'acte et de son plaisir. Soustrait à la scène sociale, il est un langage secret et, dernier paradoxe, il est indispensable au fonctionnement sexuel puisqu'il lui revient d'insérer la sexualité dans la syntaxe corporelle. Cette acquisition paraît naturelle, mais cela serait oublier cet **impossible** qu'est l'accès au **réel**. Pour cette raison cette appropriation va s'opérer par des voies détournées, sur des validations toujours fausses et déguisées, toujours occultée par un pesant silence culturel.
Les arts érotiques orientaux qui cultivent les performances, notre *"éducation sexuelle"* qui se dessèche dans l'abstraction anatomique (avec plus de complaisance pour la pathologie que pour le plaisir) chacun à leur manière, aménagent ce langage sur l'amour. La diversité culturelle et historique de ces conduites est immense et le contenu apparaît finalement contingent en regard de leur nécessaire efficacité initiatique.
Quel que soit le rituel, la validation de l'acte sexuel est une étape capitale. Un sens est indispensable à la structuration des individus, des sociétés, à la coexistence des êtres, avec cette contradiction que l'acte n'acceptant pas de substitut symbolique, ce sens se voit détourné pour la simple raison que l'indicible ne peut se dire.
Il y a alors changement d'affectation de la réalité. Un motif manifeste est mis en avant aux fins d'occulter la mise à nu de la pulsion. Les prouesses érotiques ou séductrices, les images pornographiques ou les simples graffiti, ou encore les souvenirs fantasmatiques, forment des signifiants de circonstance, **des balises par lesquelles le communiqué se sépare du communicant**. Car c'est par cette **séparation** que s'instaure un sens et que l'amour s'insère dans la syntaxe culturelle. C'est donc dans tous les cas le langage qui délie le sexe.
L'accès à ce fruit défendu ne peut ainsi se faire qu'au nom de motifs quelconques, alibis toujours nécessaires : *"croître et multiplier"* pour une personne dans la foi, épreuve de sa séduction pour le "macho" ou la "vamp", tandis que les pervers vérifient leur rituel.

S'il advient que le silence, substitué à la parole, libère la communication corporelle, nous verrons que le phénomène est réversible et qu'à l'opposé, la parole peut tenir lieu d'écran faisant obstacle à l'incitation érotique. Rien n'est plus évident que ce pouvoir : le langage, forme absolue de la loi, avons-nous dit, est bien l'instrument du contrôle pulsionnel.
Ces quelques réflexions ne prétendent pas épuiser ce vaste sujet autour duquel sont construites maintes histoires culturelles ainsi que les théories psychologiques les plus connues. Elles souhaitent aider à comprendre des difficultés qui attendent le clinicien face à certaines pathologies, certains contextes où les incidences du langage sont trop souvent ignorées.
Les pathologies exposées ici veulent illustrer de façon élémentaire les rapports complexes que l'on vient de décrire et tels que reconnus dans la pratique clinique. Ceci implique les maladies de la pudeur mais aussi la pudeur dans les maladies. Nous aurons donc en vue :
- les difficultés de vie directement causées par des réactions inhibitrices non appropriées ;
- les affections mentales qui perturbent les gestes et attitudes pudiques convenant à un milieu culturel déterminé, sans oublier que : *"Un monde où la pudeur existe est un monde où les individus parviennent à se grouper, à se déterminer, dans leur commerce mutuel"* (14) ;
- les problèmes posés dans nos disciplines par les soins (infirmiers ou médicaux) lorsqu'ils ne peuvent éviter d'affecter la pudeur des patients.

Nous laisserons de côté la question des outrages et toutes les violations délibérées et intentionnelles des convenances. La raison en est que ces actes appellent un regard sur la psychopathologie **de leurs auteurs**, ce qui n'est pas notre but.

DES MALADIES DE LA PUDEUR

Nous illustrerons ce thème par deux exemples qui, juxtaposés, exposent au mieux le jeu contradictoire de la parole et du corps.

Phobie et timidité : la langue délie le sexe...

Ce couple, qui avoisinait la quarantaine, était lié depuis près d'une année. Lui avait déjà connu une vie conjugale durable. Elle, au contraire, avait toujours vécu auprès de son père et de sa mère dans un milieu religieux chrétien oriental. Ils consultèrent se trouvant dans l'impossibilité d'avoir, entre eux, les relations sexuelles souhaitées.
Lui ne souffrait d'aucun problème, mais toute approche corporelle provoquait chez sa compagne, vierge, des réactions insurmontables d'allure phobique. Toute tentative de pénétration tournait court. Le compagnon était désemparé devant ces réactions qui laissaient transparaître chez elle beaucoup de bonne volonté et autant de déception intime devant les échecs.
La thérapeute n'eut aucun besoin de multiplier les séances. Une seule suffit qui consista à énoncer dans le détail le vécu du déroulement et de l'enchaînement qui conduit d'une approche sentimentale à un contact érotique et, plus intimement, à la pénétration. Cela sans oublier la dynamique masculine avec la représentation des désirs de l'homme et les éléments de sa jouissance. La thérapeute s'attacha, autant que possible, mettre des mots sur l'excitation et les sensations intimes qu'une femme peut attendre de cet acte naturel.
Au décours de l'entretien qui ne dépassa guère une heure, le compagnon par délicatesse, proposa une promenade avant de rejoindre le domicile et d'en venir aux faits.
La réponse fut nette : *"Allons immédiatement chez nous. Maintenant je sens que c'est possible. Il vaut mieux ne pas attendre, ce soir ce sera peut-être moins facile"*. Effectivement, "dans la foulée", tout de passa au mieux, pour le bonheur du couple.

Qu'avait-il été dit à cette consultante ? Rien d'autre que le savoir le plus commun, qu'elle ne pouvait raisonnablement ignorer. Savoir que traditionnellement une proche délivrait — non sans raison — la veille du mariage, et qu'aujourd'hui aurait pu lui confirmer toute amie intime. Mais cette personne vivait confinée dans le milieu familial où l'on ne parlait pas de ces choses-là et où le silence maternel signifiait la culpabilité.

Il n'était plus que nécessaire que cela fût formulé, énoncé et qu'un sens fût imprimé aux séquences corporelles et aux émotions attendues de l'acte sexuel. Notons un renforcement voulu de l'aspect transgressif des propos par le choix du vocabulaire : ce discours "sexologique", n'était pas totalement aseptisé pour celle qui l'a reçu. Il se situait au niveau scientifique, certes, mais volontairement assorti d'un versant érotique, si ce n'est pornographique. Si sur ce sujet chacun conviendra qu'il y avait lieu de légitimer l'émoi intime que ce discours pouvait provoquer... il paraît évident (disons plutôt qu'il aurait du paraître évident à certains) qu'il convenait d'abord de le faire naître.

Le langage inhibait la pulsion : "Sois belle et tais-toi"

L'autre cas est identique dans ses effets, aussi rapide dans ses résultats mais inverse dans ses causes et plus hardi dans la mise en œuvre.

Après 9 ans de vie conjugale, ce couple d'intellectuels n'avait jamais pu consommer le mariage. Le problème, manifeste, concernait le mari qui, loin d'être impuissant, souffrait cependant d'une défaillance irrémédiable au moment de la pénétration. Le secret de cette non-consommation était lourd à porter pour ce couple qui menait une vie sociale et professionnelle active. (Ni l'un ni l'autre n'avaient eu préalablement de relations sexuelles.) Ils ressentaient durement leur situation, disaient-ils, lorsque, en société, de banales discussions dérivaient vers des thèmes frivoles, ce qui est loin d'être rare, et lorsque des plaisanteries légères circulaient entre les interlocuteurs. La religion les aidait et ils faisaient éternellement confiance en la science.

De fait, ils avaient beaucoup consulté, effectué des stages dans des cliniques spécialisées, en France et dans d'autres pays. Ils avaient subi tous les examens existants et entendu tous les discours.

Malgré le premier échec d'une tentative spontanée, le mari (avec l'accord de son épouse) posa la question de l'opportunité d'un nouvel essai avec une partenaire occasionnelle et avisée. Il fut possible de contacter cette personne avant la rencontre, de l'informer et de transmettre à chacun, séparément, des consignes précises. La principale fut la suivante : la rencontre préparée aura lieu dans une pénombre accentuée mais surtout sans aucun échange verbal ni par courtoisie, ni par convenance. En aucun moment, ni avant, ni pendant, ni après, ils n'entendront la voix de leur partenaire.

Ainsi fut fait et pour la première fois, chez ce patient, la relation sexuelle fut normalement et même honorablement accomplie. L'acquisition fut définitive et la vie de couple put enfin commencer. On ne peut nier que cette personne, à son insu, avait tiré un bénéfice certain des thérapies antérieures sans quoi le résultat n'aurait pas été aussi aisément acquis. Il nous paraît cependant assuré que la suspension du langage fut décisive, en même temps que l'absence de toute communication autre qu'érotique (et muette) entre les protagonistes. Précisons que cette thérapie peu orthodoxe (sous giron médical et violemment dénoncée par certains...) fut pratiquée avant l'ère du Viagra.

Si le premier cas illustre la nécessité d'un sens, nécessairement supporté par un verbe intérieur, le deuxième cas laisse penser que l'intellectualisation de l'acte n'a laissé que peu place au sensible. Ainsi ce verbe intérieur put-il fonctionner ici comme écran. On peut se demander si cette intellectualisation n'a pas été renforcée par les thérapies antérieures, assurément riches en langage, débordantes d'*"éthique"*, mais relativement aseptisantes et bien éloignées des *ars erotica* d'orient. Ce type de personnalité n'était-il pas prédisposé à s'enliser dans ce versant scientifique que l'on va considérer plus loin ?

On peut aussi commenter cela autrement et choisir d'autres voies d'analyse. Il demeure que les conditions du succès paraissent résider dans la préparation, certes artificielle, de l'indispensable lacune linguistique. Cette lacune aurait-elle été reçue comme une loi médicale, sans perdre de son efficacité, alors qu'elle est normalement une loi de nature ? La question reste posée.

LA PUDEUR DANS LES MALADIES MENTALES

Les représentations populaires ont toujours admis que les maladies de l'esprit perturbaient le comportement amoureux et sexuel. Se promener nu en public, si ce n'est pas un défi, est assurément un signe de folie. Effectivement les connexions sont trop étroites entre les inhibitions pudiques et l'interdit incestueux pour que l'on y découvre un terrain commun.

L'alcoolisme

L'exemple le moins reconnu, mais le plus vérifiable concerne la pudeur verbale des alcooliques. Cette question a été abordée dans les articles cités en référence (15). Disons simplement ici que la récurrence pulsionnelle désorganise non seulement la temporalité de l'addicté mais l'ensemble des rituels de consommation. Ceci, également valable chez le boulimique, conduit à la mise à nu des pulsions en même temps que se construit, en réaction, une stratégie des défenses pudiques. Ce qui ne se dit pas ne se montre pas et le patient qui se cache pour consommer niera opiniâtrement tous les abus. Un des signes les plus sûrs de la maladie alcoolique est donc la constitution d'une inhibition verbale lourde de conséquence parce qu'elle détourne longuement le sujet du recours au soins.

L'impudeur

L'impudeur dans les maladies mentales a été décrite par les auteurs classiques lorsqu'ils ont identifié les grands syndromes de la psychiatrie. On l'observe surtout dans des états critiques mais elle est sous-jacente dans les états chroniques.

- Une bouffée délirante conduira telle patiente à se promener dans les rues du village ayant largement découpé sa robe, devant et derrière, à hauteur du sexe. Plus que d'érotisme, il s'agit, semble-t-il, d'une affirmation subversive dans la logique de la crise.
- L'accès maniaque peut intensifier le comportement érotique, surtout chez les femmes. Telle vertueuse mère de famille, épouse modèle, très religieuse et réservée, se tient à la fenêtre nue et jambes écartées. Par ses mouvements de cuisses elle signale son désir au regard des hommes du pavillon d'en face.

Il s'agit ici de crises et non d'états chroniques.

• Dans les schizophrénies, le langage est souvent peu pudique et, si la pudeur vestimentaire est altérée, c'est plutôt en rapport avec le défaut d'orthodoxie symbolique qui caractérise cette affection, jusque dans le vêtement.

Globalement, dans les affections mentales en général, le réflexe pudique est sauvegardé à la mesure de la richesse linguistique du sujet. Aucune pudeur spontanée, aucune inhibition corporelle n'existe chez les êtres dépourvus de langage, dans les arriérations et les autismes profonds. Elle ne se forme ni sur le versant sexuel, ni sur le versant excrémentiel et les manières de table (16) ne sont jamais acquises.

Quoi qu'il en soit le danger des relations sexuelles est largement pressenti dans les affections mentales et là se trouve le problème, surtout en l'absence de guidance, ce qui est la norme dans notre culture. L'activité inhibitrice dans les rapports du corps et du langage fonctionne en totale réversibilité, et si l'acte corporel inhibe le langage, un défaut d'adéquation de l'être sexué dans la chaîne syntagmatique vaut pour une lacune ouvrant vers des conduites dirimantes inefficaces ou transgressives (17).

LA PUDEUR DE LA PERSONNE MALADE

Chez le docteur

Les disciplines médicales placent les praticiens dans une proximité physique avec les personnes, leurs êtres et leurs corps, souffrants ou désirants. De cette relation la saine pratique veut que soit évacué le sensible. Les procédures visant ce but ont varié selon les cultures et selon les époques. Le chamanisme paraît à nos yeux intensifier le rituel du geste et de la parole, faute de discours scientifique ; mais cette attitude est surtout le propre du charlatanisme, des faux médecins, ou de ceux qui, insuffisamment informés, ne disposent guère du bouclier de la science. Car dans tous les cas le désir n'a, en principe, pas sa place...

Dans la pratique occidentale, outre la sanctuarisation des lieux médicaux, un rôle majeur est conféré à l'écran du langage : en l'occurrence le discours scientifique, présenté comme épuré de toute valeur symbolique, et pour lequel il n'est rien de **réel** à l'origine.

Par ce discours abstrait la gent en blouse blanche se trouve auto-protégée du monde des qualités sensibles. Elle est donc spécialement concernée par ce pouvoir antagoniste du verbe. Dans des situations d'une évidente impudeur objective, voire d'obscénité, aucune réaction ne saurait émerger qui affecterait le statut émotionnel requis par la pratique. L'explication réside en ceci que l'abstraction scientifique n'a pas d'existence en dehors du *logos* et qu'il n'y a de science que dans l'abstraction (18).

C'est précisément cette particularité qui fonde tout discours théorique par lequel le mot achève de se séparer de la chose, et le concept de la matière sensible qui l'englobe. Éliminer le sensible est la réponse au problème posé par C. Labrusse-Riou (19) lorsqu'elle voit l'impudeur étalée *"dans certains écrits ou photographies scientifiques"* ajoutant aussitôt : *"Qu'importe... ! Le statut du savoir prime sur le dévoilement de nos perversions, de nos monstruosités ou tout simplement de notre mal-être"*... Nous sommes là dans le domaine de la science qui — dit-elle — *"par elle-même ne peut porter atteinte à la pudeur"*.

Cette observation pointe clairement le rôle de la conceptualisation abstraite à laquelle nous venons de consacrer quelques lignes et dont on entrevoit quelles connexions elle interrompt.

Nous pourrions appliquer ici les termes de Marcel Hénaff évoquant, à propos des encyclopédistes, la forme atone et prétentieuse du discours médical. Dans sa forme classique ce discours est, dit-il, *"neutralisant, incapable de faire percevoir la nuance qui fait toute la spécificité d'une passion ; il généralise et désamorce. Mais il a un avantage : il nomme..., il lui est accordé le droit illimité d'inventaire, même de ce qui peut se classer dans le genre* ***scabreux****"*. Et il ajoute : *"Il est admis d'accorder un statut de parfaite innocence à la boulimie accumulatrice de la science : tout doit être exploré, désigné"* (20).

D'étonnantes productions scientifico-verbeuses

Par sa formation, le praticien se voit doté, à défaut de certitudes scientifiques, d'une surabondance de concepts dont les redondances alimentent la satire. Au risque de faire sourire, le discours médical s'en est toujours paré et, faut-il le dire, de congrès en colloques, de symposiums en forums, persiste allégrement dans d'étonnantes productions scientifico-verbeuses. Qu'importe, plus encore que de conforter les certitudes d'un savoir éminemment variable, cela a pour fonction première de forger des boucliers nécessaires à la pratique — et pas seulement dans ce domaine de *"l'impossible"*. Ainsi, chaque parcelle de l'univers observable par les docteurs est-elle érigée au statut scientifique, en lequel la souffrance ou le désir d'autrui ne sont plus au sens strict des signes communicables entre les êtres, mais deviennent des indices classifiables.

Ainsi, d'un entretien clinique, d'un examen physique, chaque facette rencontre son référent dans un corpus théorique. Le désir et la pulsion seraient-ils explicités, comme dans une consultation de sexologie, la classification et le discours théorique jouent un rôle essentiel dans la neutralisation des désirs occurrents. Peu importe la minceur du savoir réel sur des sujets tels que la psychophysiologie des émotions sexuelles. Ce que nous venons d'exposer montre assez que les mots ne sont pas de trop : ils assurent la fonction d'insérer le langage dans un axe signifiant dont le système de référence est de l'ordre de l'abstraction, à défaut de garantir la vérité du savoir. Au bout du compte ce discours ne crée-t-il pas une condition préalable au regard scientifique en venant *"interdire à l'imaginaire d'être surpris par le réel"* ?

En pratique courante

Quiconque a été soignant ou soigné, malade ou accidenté, sait que certains soins ou certains examens conduisent à exposer au regard d'autrui les *"parties honteuses"* de notre corps. À l'extrême, les actes excrémentiels, peuvent être totalement dépendants des soignants. Les personnes sont différemment sensibles au fait d'exposer leurs parties anales ou génitales. D'une certaine manière, même si l'on peut toujours avancer qu'il y a, plus ou moins lointains, quelques bénéfices secondaires sur lesquels il est sans objet d'insister ici, la régression archaïque imposée ne diminue en rien la culpabilité qui y est attachée, ainsi qu'on va le voir.

Ce problème de la pudeur, dans la pratique médicale et dans les soins curatifs, est aussi ancien que l'art de guérir. Les rituels médicaux et les rituels de soins, la formation de l'intervenant doivent enlever toute équivoque au geste qui pourrait

13. Pour Jakobson l'émission des phrases est une opération d'encodage : le *destinateur* choisit les mots et les combine pour constituer les phrases. Pour le destinataire, les données sont reçues déjà synthétisées ; la reconnaissance de leur place et de leur fonction dans le contexte intervient donc en premier lieu (antécédent) l'identification des composants du message reçu est subordonnée à cette reconnaissance (conséquent). Dans l'humour le destinataire reçoit un message qui dissimule (souvent par polysémie) un autre contenu qu'il obtient en procédant lui-même à une nouvelle opération d'encodage, c'est-à-dire qu'il procède à la combinaison des éléments se substituant au destinateur. Le destinataire "se parlant à lui-même", il n'y a donc eu ni transmission, ni énonciation explicite.

14. Habib Cl. *Ibidem*, préface, p. 16.

15. Morenon J. et M. "Le langage de l'alcoolique et ses perturbations". *L'Information Psychiatrique*, 1988 ; 64 ; 9.

16. Sur les manières de table, qui sont une régularisation rituelle du même antagonisme — acte corporel acte linguistique, voir Morenon J. et Rainaut J. *L'Alcool - Alibis et solitudes*, Éd. Séli Arslan, Paris, 1997 ; ch. 14.

17. Ce problème, d'une grande importance, ressortit à une structuration œdipienne insuffisante qui peut libérer des conduites potentiellement dangereuses.

18. Un savoir théorique est le fruit de l'abstraction de caractères communs entre deux réalités. L'expérience concrète, *a contrario*, demeure englué dans la matière sensible et, à l'origine se détache du réel par son efficacité transformatrice sur la personne. Voir Morenon J. et Morenon M. "Le pouvoir séparateur du langage ; pudeur et discours scientifique". Revue *Traverse*, 2003 ; n° 5 (Montpellier) ; "Le lien et le sens" (revue *Synapse*, 1999 ; n° 161 : 13-16).

19. Labrusse-Riou C. "La pudeur à l'ombre du droit". In *La Pudeur - La réserve et le trouble*, ouvrage collectif dirigé par Cl. Habib, éditions Autrement, série Morales, n° 9.

20. Hénaff M. Revue *Obliques*. "Sade" n° 12/13. *Tout dire ou l'encyclopédie de l'excès*, p. 34-37.

21. Voir : Péréa F., Morenon J. "Les manifestations vocales et verbales pendant l'acte sexuel. Une désactivation de la chaîne signifiante". Revue *Synapse*, 2006 ; n° 223.

Pour en savoir plus :
www.medspe.com
→ PSY-SNC